

Québec français



Pour une lecture des oeuvres québécoises André Major

André Major

Numéro 16, novembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56867ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

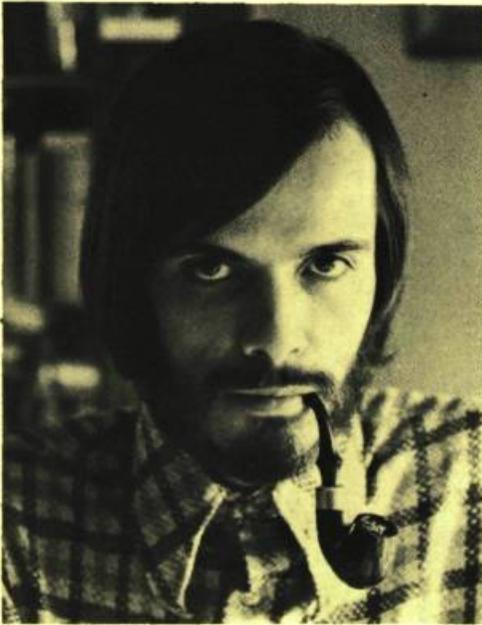
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1974). Pour une lecture des oeuvres québécoises : André Major. *Québec français*, (16), 20–21.

andré major



Né à Montréal, le 22 avril 1942. Études classiques jusqu'en Belles-Lettres. Renvoyé du collège pour avoir publié et distribué *Liberté étudiante*, journal clandestin, indépendantiste et socialiste. Exerce divers métiers, durant deux ans. Vers 1960, fait du journalisme à la pige et publie deux recueils de poèmes. Collabore à *Points de vue* (1961), au *Petit-Journal* (1962-1966), à *La Presse* (1963-1963), à *Vie étudiante (La Cruie)* (1964), à *Liberté* (1963-1968), à *Parti pris dont il est un des fondateurs* (1963-1964), au *Devoir* (1965-1969), à *l'Action Nationale* (1965-1966), et multiplie les publications de tous genres. Tâte même du cinéma en 1967 avec *Doux Sauvage*, présenté à la télévision de Radio-Canada la même année. Voyage d'études à Toulouse, en 1970, où il rédige *l'Épouvantail*. Réalisateur à Radio-Canada. Prépare *l'Épidémie*.

Pour une lecture des œuvres québécoises... Par chance, le sujet ne se présente pas sous forme interrogative: Comment doit-on lire les œuvres québécoises? On se rappelle, qu'il y a 15 ans on se demandait périodiquement si la littérature québécoise existait. Nous avons des œuvres, pourtant. Et des auteurs, morts et vivants, (bref de quoi se rassurer.) Qu'est-ce qu'on voulait de plus? Peut-être la certitude qu'il s'agissait là d'une vraie littérature, d'une littérature vraiment littéraire, aussi littéraire que celle des pays réputés pour leurs super-productions.

Aujourd'hui, les choses ayant apparemment évolué, on prend pour acquise l'existence de notre littérature. On a renoncé au mode interrogatif qui trahit son homme, et on affirme que si cette littérature existe sans l'ombre d'un doute, elle n'en doit pas moins faire l'objet d'une lecture particulière. C'est du moins la première impression qu'on a.

Eh bien, moi, tout nationaliste que je sois par nécessité historique, j'ai envie de dire qu'on devrait pouvoir lire Miron, Ferron ou n'importe qui avec le même abandon, les mêmes exigences, le même sens critique, la même familiarité aussi qui caractérisent notre lecture de Giono, ou de René Char.

C'est bien difficile pour une province de se déprovincialiser; bien difficile pour des demi-colonisés de se comporter sainement. Et je pose brutalement la question:

pourquoi devrait-il y avoir une manière spécifique de lire Ferron? Est-ce qu'une telle lecture de Ferron ne reviendrait pas à avouer le caractère limité ou local de son œuvre?

Bien sûr, puisque nous relevons de la même histoire, auteurs et lecteurs, nous entretenons des rapports de familiarité qui n'existent pas d'emblée entre nous et nos lecteurs étrangers, encore que là on doive s'interroger sérieusement sur ce genre de rapports, parce que je peux très bien, et c'est d'ailleurs le cas, me sentir plus apparenté à Gogol qu'à Roger Lemelin, n'en déplaise aux résidents de la pente douce.

Mais si je conteste qu'on puisse pratiquer à l'endroit de nos œuvres une lecture différente de la lecture qu'on fait de Proust ou de Gombrowicz, je suis bien forcé de reconnaître que nous nous trouvons, lecteurs et auteurs, dans une situation particulière, propre aux peuples en quête de leur identité, et que la littérature d'un peuple luttant pour sa libération joue un rôle extra-littéraire. Ce fut et c'est encore la situation de la Pologne historiquement asservie et qui se perçoit comme culturellement inférieure. C'est aussi le cas des peuples latino-américains, obligés comme nous de lutter contre l'héritage parfois traumatisant de la mère-patrie européenne et contre l'écrasante influence américaine. Nous en sommes, pour reprendre un langage cher au docteur Bessette, à la phase œdipienne de contestation de l'autorité maternelle ou paternelle — d'où notre francophobie culturelle. Tout ce qui

est français, nous le rejetons en bloc, y compris la langue française, comme si ce refus allait nous permettre de découvrir une identité québécoise cachée au fin fond de nous-mêmes. À force de chercher, nous avons découvert deux choses, une pseudo-langue nationale et une américanité d'occasion. Autrement dit, puisque la France n'est plus notre mère, voici l'oncle Sam à la rescousse. Nous avons donc développé ces derniers temps le mythe de la Presqu'Amérique, mythe compensatoire et aussi pernicieux que le mythe de notre latinité de jadis. Mais c'est un autre mythe et qui nous dispense d'aller au cœur de nous-mêmes, sans détour. Le problème c'est que nous avons besoin — étant donné notre statut de provinciaux culturellement et politiquement indéterminés — c'est que nous avons besoin de tels mythes pour essayer de nous saisir tels que nous sommes ou croyons être. Ce qui complique un peu les choses, d'un autre côté, c'est que nous ne pouvons pas savoir ce que c'est, être québécois, parce que le Québec pour le moment n'est rien de plus qu'une hypothèse de travail, une espérance, un projet en voie de réalisation. Nous savons seulement que nous formons un peuple, mais un peuple dont la volonté ne fait pas l'histoire. Un peuple qui se défait, qui tente de se défaire des volontés étrangères à son intérêt collectif. Un peuple sans garantie de salut, et divisé face à l'avenir, seulement unanime face à un passé à liquider ou à assimiler. Autrement dit, nous nous posons des questions apparemment absurdes qu'un peuple normal, ou souverain, ne risque pas de se poser. Imaginez-vous les Français ou les Américains se demandant comment lire Proust ou Faulkner? Impensable.

Il y a un peu plus de 15 ans, on ne lisait tout simplement pas les œuvres du pays dans nos institutions. J'ai comme bien d'autres eu le plaisir d'être le lecteur clandestin de Gabrielle Roy, de Ringuelet et de Guèvremont, bien étonné qu'on puisse se servir de la réalité qui m'entourait pour créer quelque chose qui m'avait tout l'air d'être de la littérature. Mon étonnement était le résultat d'une pédagogie colonisatrice par la faute de laquelle les Canadiens français regardaient avec indifférence, sinon avec dédain, ceux de leurs compatriotes qui s'exprimaient à travers le fonds commun qui l'était au double sens du mot, à cette époque. Et puis l'élan de reconquête de soi, l'élan décolonisateur a contribué à renverser ce mépris de soi et à favoriser une lecture des œuvres nationales. Mais c'était l'envers exact de ce mépris; c'était un acte de reconnaissance souvent immo-dérée, et parfois exempt de lucidité. La moindre plaquette de vingt bons poèmes vous plaçait à la droite de Claudel ou à la gauche de Breton, ce qui constitue à coup sûr le meilleur moyen de stériliser un créateur. Tout autant que si on le laissait créer dans le désert. Je ne dis pas qu'on a eu tort de revaloriser la littérature nationale; je dis que nous avons fait dans le québécois comme d'autres font dans la religion, avec une foi de commande, une foi fanatique au point d'exclure l'indispensable apport des littératures étrangères autrefois omniprésentes. La conséquence de ce culte est frappante: la littérature québécoise est pratiquement devenue missionnaire. Elle doit sauver le Québec en l'exprimant, ce qui revient à la considérer comme un instrument de reconquête culturelle, faute d'une véritable politique culturelle dont le projet de loi 22 n'est certainement pas garant. Nous avons attendu de la littérature ce qu'elle ne peut pas donner, ce qu'elle n'a pas à donner, exactement comme nous attendons d'un niveau de langue qu'il nous exprime totalement. Je pense, pour finir, qu'il

y a une seule issue possible: le combat lucide contre ce qui nous empêche d'être pleinement, et contre nos propres tendances à nous réduire à notre plus simple expression.

Si je lis Ferron, ce n'est pas pour me rassurer, ou pour me sentir justifié, ou parce qu'il participe de cette québecitude qui ne cesse de m'hypnotiser, moi aussi, mais simplement par besoin, par plaisir, par curiosité, comme je lis Giono ou Marquez. Un statut privilégié pour l'écrivain québécois, ce serait une preuve de plus que nous nous sentons inférieurs, mais chose certaine, la littérature québécoise demeure unique, et irremplaçable, tant que nous-mêmes, comme peuple, nous serons uniques et irremplaçables.

ANDRÉ MAJOR

BIBLIOGRAPHIE

- Le Froid se meurt.* Poèmes. Montréal, Les Éditions Atys, 1960. [non paginé.]
Holocauste à deux voix. Poèmes. Montréal, Les Éditions Atys, [1961]. 51[1]p.
Nouvelles. En collaboration avec Jacques Brault et André Brochu. Montréal, Cahiers de l'AGEUM, 1963. 140p. (Cahiers no 6).
Poésie, parole armée. Ce pays, cette misère, dans *Le Pays*, Montréal, Librairie Déom, [1963], p. [57]-71[1]. (Poésie canadienne, no 1).
 [Poèmes], dans *Poésie/Poetry 1964*, [Montréal], Éditions du Jour; [Toronto], The Ryerson Press, [1963], p. [34]-41.
Poésie?, — dans les *Écrits du Canada français* 18, 1964, p. [87]-118.
Le Cabochon, dans *Vie étudiante*, septembre 1964. [Incomplet.]
Le Cabochon. Roman pour adolescents. [Montréal], Éditions Parti pris, [1964]. 195p. [Deuxième édition, 1967. Troisième édition, 1970; le sous-titre a été supprimé.]
La Chair de poule. Nouvelles. [Montréal], Éditions Parti pris, [1965]. 185[1]p.
Mémoires d'un jeune Canoque, dans *L'Action nationale*, vol LV, no 2 (octobre 1965), p. 245-249; no 3 (novembre 1965), p. 369-377; no 4 (décembre 1965), p. 496-502; no 5 (janvier 1966), p. 622-632; no 6 (février 1966), p. 746-751; no 7 (mars 1966), p. 869-875; no 8 (avril 1966), p. 986-991; nos 9-10 (mai-juin 1966), p. 1155-1159.
Le Vent du diable. Roman. Montréal, Éditions du Jour, [1968]. 143p. (Collection: Les Romanciers du Jour, R-34).
Félix-Antoine Savard. Essai. Montréal et Paris, Fides, [c1968]. 190p. III. front., portr. (Collection: Les Écrivains canadiens d'aujourd'hui). [Réédition, 1970.]
Poèmes pour durer, dans *Voix et images du pays II. Littérature québécoise.* [Montréal], Les Éditions Sainte-Marie, 1969, p. 109-123.
Poèmes pour durer. Montréal, Éditions du Songe, [1969]. 91[1]p. (Collection: Poésie du Québec).
Entretien avec Antonine Maillet. [Suivi d'un extrait de roman inédit d'Antonine Maillet intitulé *C'est la faute à Dieu*], dans les *Écrits du Canada français* 36, 1973, p. [9]-38.
Le Désir, suivi de *Le Perdant.* (Pièces radiophoniques). Préface de François Ricard. Montréal, [Leméac, 1973]. 70[1]p. (Collection: Répertoire québécois)
Le Journal d'un collectionneur de frissons. (Extraits), dans *Voix et images du pays III*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1970, p. [213]-242.
L'Épouvantail. Roman. Montréal, Éditions du Jour, [c1974]. 228[1]p. (Collection: Les Romanciers du Jour, R-103).